

# La sortie d'Hippias

19 mai 2016

Quand soudain ce matin-là Hippias fait tourner deux fois la clef dans la serrure de la porte d'entrée de l'appartement, c'est pour aller directement à François Lazare sans passer par Moritz. Les deux derniers jours il les a passés sur le lit, allongé sur le dos. Une fois il s'est levé pour se faire à manger, une couche épaisse de Frischkäse étalée sur deux tartines. Plusieurs heures après sans doute car le pain et le fromage avaient déjà durci et entretemps le soir avait commencé à tomber, il s'est relevé pour les manger debout, mastiquant lentement chaque bouchée comme pour se donner le temps de fixer de nouvelles impressions ou de nouvelles pensées, mais aussi parce qu'un courant d'air frais échappé de la cour lui avait caressé les jambes mouillées de sueur. Deux fois il est allé sur le balcon léviter au-dessus de la cour. La première fois il faisait jour et la lumière aveuglante lui a donné des vertiges. La seconde fois il faisait nuit et pendant de longues minutes il a regardé les fenêtres éclairées comme des lanternes de toutes les couleurs en face de lui, certaines grande ouvertes pour faire entrer un peu de fraîcheur. Dans celles-ci il a surpris, parce qu'il les guettait, fugitives, érotiques, des peaux nues et d'autres apprêtées. Une fois, il faisait déjà jour mais autour de lui tout dormait encore, il est passé aux toilettes. Pas une seule fois, même au cours de ses rares allées et venues dans l'appartement, il n'a regardé les trois pots de peinture Alpinaweiß par terre près du bureau. Tout le temps sur le lit il a gardé les yeux ouverts sur le plafond. Parfois il a passé ses mains sous sa nuque comme il l'a souvent vu faire dans les films. Le plus souvent il est resté les bras étendus le long du corps afin d'offrir le moins de prise possible à la chaleur. Alors qu'il s'était allongé tout habillé, au bout d'une heure il a enlevé ses chaussures sans les délayer, du bout du pied, pour conserver sa position. Les entendre tomber lourdement sur le sol lui a donné un frisson et il s'est demandé pourquoi sans aller plus loin que la question. Il a écouté les bruits autour de lui. Dans la cage d'escalier d'abord. Puis au-dessus de lui. Enfin dans la cour par la porte-fenêtre entrouverte de la cuisine. La nuit il a cru entendre des rires et des cris dans la rue. Il aura fallu qu'ils passent par-dessus l'immeuble pour lui parvenir. Ce devait être de très grands rires et de très grands cris. Dans le mur il a entendu une voix de femme se mettre en colère, puis une autre, mais c'était peut-être la même, faire des vocalises. Un instant il a fermé les yeux pour voir l'emmurée vivante. Pas une fois son téléphone n'a vibré. Avant de prendre sa position sur le lit il l'a posé sur la table de la cuisine pour le recharger. Mais non, rien. Une fois l'interphone a sonné. Il n'a pas bougé. Il s'est dit qu'il avait eu

raison car moins d'une minute après, quelque part au-dessus de lui, il a entendu la sonnerie se poursuivre dans un autre appartement, très diminuée et pourtant pour lui immobile sur son lit parfaitement audible. Quelques minutes étaient encore passées puis dans la cage d'escalier les pas d'un livreur, pesants comme des enclumes pour la montée, dégringolants comme un ruisseau de montagne pour la descente. Il s'est alors fait l'effet d'un pharaon dans son sarcophage avec au-dessus de lui, appuyant de tout son poids sur la chambre mortuaire, la base d'une gigantesque pyramide. Très vite, pour éviter un accès de claustrophobie, il s'est efforcé de porter son attention sur autre chose, n'importe quoi. Après un très rapide passage en revue il s'est arrêté sur l'odeur de l'appartement à laquelle, depuis son installation quelques semaines plus tôt, il avait encore à peine prêté attention. Une odeur encore forte de renfermé mais déjà ponctuée de vagues odeurs de peinture. Ou était-ce sa conscience qui lui jouait des tours en lui rappelant indirectement les termes du marché auquel il devait sa présence entre ces murs ? Il n'avait rien décidé pour ne pas mettre en danger sa position parfaite sur le lit. Plusieurs fois il a essayé de fermer les yeux mais à chaque fois les trois pots de peinture ont profité de sa garde baissée pour se présenter à lui mais avancés par les mains puissantes de Theodor-Maximilian von Bar tandis que la sévère et divine Photine von Bar déjà lui tendait pour les lui remettre en main propre les rouleaux et les pinceaux encore enveloppés dans le sac en plastique Obi sur le bureau. À chaque fois l'unique issue avait été de rouvrir les yeux.

Tout le temps les yeux ouverts sur le lit Hippias l'avait pris pour rassembler ses esprits. Ce qu'il s'était bien gardé de leur dire. Au lieu de battre militairement leur rappel, au lieu d'acheter au prix fort leur rassemblement en leur avançant la raison pour laquelle il avait besoin de les avoir tous avec lui, au lieu de leur décrire les obstacles que seuls ils pouvaient lui permettre de franchir, toutes tentatives que depuis le temps il savait en pure perte, il avait simulé la distraction en lançant autour de lui en cercles concentriques toujours plus larges la charge de ses cinq sens. Le temps qu'il avait pris pour ces mouvements centrifuges, c'était le temps que, l'air de rien, il avait donné à ses esprits pour lui revenir au compte-goutte. Et sans doute battaient-ils tous la campagne, chacun pour son propre compte, lorsque plus mort que vif il s'était jeté sur le lit à son dernier retour d'Obi. Il les devinait emberlificotés dans toutes sortes d'occupations, de tractations, de marchandages, de filières, de marchés de dupes, de trafics interlopes, de montages obscures, toute une magie noire affairiste contre les prestiges de laquelle Hippias avait toutes les peines du monde à les tenir en laisse. La présence d'esprit dont il avait été si dépourvu ces derniers temps, au point d'accepter l'impossible marché auquel il devait sa présence entre ses quatre murs mais aussi des allées et venues épuisantes entre cet appartement et Obi, qui surtout remettait toujours à plus tard François Lazare, chacun de ses esprits débandés devait en tirer le plus grand profit pour son propre compte dans des zones franches inaccessibles aux très faibles pouvoirs de concentration qui lui restaient et à l'abri desquelles, au cours d'interminables sabbats libre-échangistes, ses esprits avaient les coudes franches pour leurs très juteuses

affaires. C'était de ces lointains paradis que, l'air de rien, tandis qu'il regardait, écoutait ou sentait autour de lui, il avait voulu les chasser. Et la ruse avait pris. Il avait fallu ces deux jours. Ses esprits lui étaient revenus les uns après les autres en retrouvant sans doute des palais plus spacieux que ceux qu'ils avaient quittés car son attention était ailleurs. Tout ce temps il était parvenu à dissimuler la joie que lui faisaient ces retrouvailles. C'était comme un royaume qui, abandonnant ses petites affaires privées, centrifuges, se retrouve avant la bataille. Déjà il sentait les bannières et les trompettes se tendre et se remplir des souffles vifs et ardents qui lui parvenaient. En se retrouvant comme de vieilles connaissances ses esprits s'échauffaient. Il faisait toujours mine d'être ailleurs, sur le plafond, sur le palier, dans la cuisine, sur le balcon, dans la cour, dans la rue, mais il devait maintenant prendre sur lui pour ne pas lancer les bons mots et autres raccourcis prodigieux qui lui venaient. Peu à peu les choses les plus diverses s'étaient mises à communiquer les unes avec les autres mais là encore il avait dû résister à la tentation de dire même à voix très basse, même de tête, les nouveaux rapports dévoilés par le très simple frottement les uns sur les autres de ses esprits fraîchement débarqués. Jamais encore il n'avait fait preuve d'une si grande attention pour les choses qui l'entouraient, cela afin de vaincre la méfiance de ses derniers esprits qui, toujours sur leur garde, hésitaient encore à s'approcher et à se joindre à la furieuse bacchanale dont il était intérieurement l'objet parce que tous le croyaient ailleurs. Jamais non plus encore il ne s'était senti autant de suite dans les idées.

Il n'est pas encore huit heures mais sur le pallier il fait déjà une chaleur étouffante. Il claque la porte derrière lui puis se jette très littéralement dans la cage d'escalier pour y prendre de la vitesse, celle dont il aura besoin pour prendre de vitesse Moritz qui autour de son maître François Lazare monte la garde.

Lazare par Moritz préparé,  
c'est Moritz qui encore  
entre Lazare et moi  
s'interpose,  
mais aussi  
moi par la salle d'attente de Moritz préparé,  
c'est Moritz qui encore et toujours  
entre Lazare et moi  
s'interpose,  
Moritz le jongleur qui,  
dans toutes ses  
rondes,  
Lazare et moi,  
nous fait entrer,  
Moritz le prestidigitateur qui,  
dans tous ses tours de  
passe-passe,  
Lazare et moi,

nous fait entrer,  
mais pas cette fois,  
pas ce matin,  
pas avec cette vitesse.

C'est ce que tout bas, mais pas si bas au point de se le dire de tête, Hippias se dit sur les marches par lui dégringolées. En fait de vitesse le bras de son voisin, Làzlò Farkas, de retour de son jogging et alors que celui-ci va mettre sa clef dans la serrure de sa porte, qu'au passage il prend en y passant le sien.

Moritz qui dans sa salle  
d'attente  
me fait entrer,  
c'est Lazare qui  
m'échappe,  
le temps que dans sa salle  
d'attente  
Moritz me fait prendre,  
c'est le temps qu'il prend,  
lui, Moritz,  
ce temps,  
pour me préparer  
et monter préparer  
Lazare,  
c'est le temps que  
je ne dois pas me laisser  
prendre.

Hippias maintenant deux bras dessus bras dessous avec Làzlò Farkas qui ne pose aucune question, qui se laisse aller à l'emportement d'Hippias, qui se soumet sans réserve aux enchaînements par Hippias à lui intimé, Hippias auquel à l'oreille attentive de Làzlò Farkas tout dire tout bas ne suffit pas, Hippias qui encore sur Làzlò Farkas appuie pour le faire entrer, tout dire tout bas ne suffit pas, c'est ce que son père lui disait dans l'atelier de Thessalonique, le Seigneur veut encore qu'on appuie pour le faire entrer, c'est ce à quoi redevenu très obéissant Hippias s'applique.

Soudain  
de chez moi  
je suis sorti  
pour ne pas donner  
à mes esprits  
le temps  
de se débander,  
d'aller battre  
la campagne,  
car de tous,  
sans doute,

je vais avoir besoin  
pour passer outre  
Moritz,  
pour ne pas  
donner dans  
la salle  
d'attente  
de  
Moritz,  
et pas seulement  
les miens,  
pas seulement  
mes esprits,  
mais aussi ceux qui,  
surnuméraires,  
attendent  
sur le chemin,  
esprits du matin,  
alertes,  
entreprenants,  
jamais à court,  
mais aussi ceux  
qui,  
surnuméraires,  
sur le seuil de la  
maison,  
pourraient  
traîner,  
qui connaissent  
bien  
les lieux,  
leurs  
habitants.

Les esprits de Làzlò Farkas, eux, sont dans l'expectative. Son poids ajouté à celui d'Hippias suffit à les précipiter dans les rues à une vitesse vraiment remarquable. Il ne les a sans doute jamais vu défiler à cette vitesse, lui, Hippias, les rues, mais le temps qu'il pourrait prendre pour les regarder défiler serait le temps qu'ils prendraient, eux, les esprits d'Hippias, pour lui fausser compagnie.

Si je  
réfléchis,  
si je  
m'arrête,  
si à  
l'emportement

je me  
soustrais,  
au moment  
d'arriver  
devant la  
maison,  
mes esprits  
me  
quitteront,  
en fait de  
porte,  
la salle  
d'attente  
de  
Moritz,  
pas le  
bureau  
de  
Lazare.

Afin de ne faire qu'un bloc de lui, de ses esprits et de Làzlò Farkas, toute la pensée d'Hippias est à la maison de François Lazare et de Moritz, et dans cette maison, au bureau de François Lazare, et dans ce bureau, exactement au-dessus de la salle d'attente de Moritz, le sol de l'un le plafond de l'autre, à François Lazare.

Au  
bout  
de ma  
pensée  
à  
Lazare,  
peut-être,  
Lazare,  
aller  
à  
Lazare  
c'est  
aller  
au  
bout  
de ma  
pensée  
à  
Lazare,  
quand  
je me

déplace  
pour  
aller à  
Lazare,  
je me  
déplace  
dans ma  
pensée  
à  
Lazare.

C'est la limite à laquelle, augmenté de Làzlò Farkas, Hippias pourrait aller, c'est la limite à laquelle sans doute tout bas à l'oreille de Làzlò Farkas il ne demande qu'à aller, mais c'est la limite à laquelle au dernier moment il ne va pas, car la circulation universelle des choses à chaque instant menace son intégrité comme aussi celle de Làzlò Farkas, l'un et l'autre alternativement le monteur et la monture.

Quand la très véloce chimère apparaît au bout de la Winnstraße, Moritz ne peut se douter de ce qui lui arrive. Et pourtant, comme mû par un obscur pressentiment, après avoir donné les instructions de la journée à Aziz, le jardinier, il se hâte de rentrer dans la maison et de refermer la porte derrière lui.

Toutes jambes et tous bras dehors, Hippias augmenté de Làzlò Farkas quelque part entre Hippias par perles et fracas et Làzlò Farkas hippocampé, pousse enfin la grille du jardin et n'a pas de trop de toute l'allée menant devant la porte de la maison pour s'immobiliser. Mais encore tout à sa pensée à Lazare, Hippias ne s'arrête pas là et déjà appuie sur la sonnette.

Quand Moritz accepte enfin d'ouvrir la porte aux deux visiteurs très matinaux, la salle d'attente attend déjà de les engouffrer mais c'est Làzlò Farkas qu'Hippias y fait entrer pour eux deux mais plus encore à sa place. Le temps que Moritz, bien attrapé, prend pour se rendre compte de la substitution éclair, Hippias le prend, lui, ce temps, pour se précipiter dans l'escalier au bout du couloir et monter à l'étage. Quand il arrive devant la porte du bureau de François Lazare Hippias l'ouvre sans frapper car déjà il a entendu dans l'escalier les pas précipités de Moritz revenu à lui et lancé à sa poursuite. Aussitôt il aperçoit devant lui François Lazare debout à la fenêtre qui, frappé de surprise, le regarde fondre sur lui mais alors qu'il est déjà sur lui au dernier moment François Lazare interpose Al Buridan que dans le coin près de la porte Hippias n'a pas vu. Trop tard. C'est fini. En fait de disciple de François Lazare Hippias devient le nouveau batteur des Moabiter Spinner. Quand à son tour Moritz, très essoufflé, apparaît dans l'encadrement de la porte du bureau de François Lazare, celui-ci éclate de rire.

- « Mon cher Moritz, votre extrême vigilance a été prise de court cette fois. Permettez-moi de vous présenter le nouveau percussionniste de la non moins nouvelle formation de notre cher ami Al Buridan. »

Dans la salle d'attente de Moritz, après plusieurs minutes debout immobile dans l'attente du prochain enchaînement, Làzlò Farkas s'est enfin assis. En fait de salle d'attente, un grand salon plongé dans la pénombre car les grands rouleaux rouges fixés au-dessus des deux fenêtres et de la porte-fenêtre donnant sur le jardin ont été déroulés pour arrêter le soleil. Tandis qu'il regarde autour de lui un rire qu'il ne connaît pas lui parvient faiblement par le plafond. Quand Anya Dittmann sonne à la porte d'entrée avec dans les bras le grand cageot contenant la provision hebdomadaire de fruits et légumes pour la maison, c'est Làzlò Farkas qui vient lui ouvrir dans son très simple appareil sportif. Un instant les deux se regardent intensément, Làzlò surélevé par trois marches, Anya innocente et bucolique à même le gravier de l'allée.

- Morgen! Ich bin die Anya, das Früchte- und Gemüse mädchen. Die Herren Moritz und Lazare, sie sind nicht da?

- Nicht da ist auch keine Lösung, oder?

Sibylline réplique bien dans le genre de l'accoutrement de Làzlò Farkas qui a d'abord pour effet de faire froncer les sourcils de ladite Anya Dittmann.

- Du spinnst ja wohl, du!

Anya Dittmann se rattrape pourtant et décroche à la figure à la pilosité très nourrie sur les membres inférieurs qui paraît lui disputer son droit d'entrée dont elle pensait s'être assurée la concession jusqu'à la fin de l'été au moins, l'un de ses sourires auxquels elle s'exerce chaque matin dans les toilettes du magasin de fruits et légumes de sa tante au 9 de la Winnstraße avant de partir en livraison. Il était temps. Moritz surgit aussitôt et d'un « Bitte, bitte » intrusif écarte Làzlò Farkas pour se pencher au-dessus des trois marches et recevoir le précieux chargement qu'Anya Dittmann tient légèrement plus haut que d'habitude comme pour y ajouter à la discrétion de ces messieurs sa jeune et palpitante poitrine. Un instant Moritz hésite à laisser sur le pas de la porte cet énergumène qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Mais il a eu le temps d'en apercevoir assez sur les deux visages pour ne pas prendre le risque de laisser dans le jardin à la végétation turgescente et fleurie cette gentille Anya seule et sans défense avec un individu à l'air pour le moins mystérieux et dont le short de course rouge très échancré sur les hanches remue avec les courants d'air qui l'enflent et le plaquent comme une voile sur la mer.

La porte se referme donc sur les deux hommes et la jeune Anya Dittmann se retrouve seule dans le jardin mais déjà avec de nouvelles idées de livraisons pour les prochains jours.

- Wer sind Sie denn? demande Moritz tandis qu'il pose le cageot sur la commode d'entrée.

- Tout va bien, Moritz, il est avec moi, s'écrit Hippas, visiblement encore à la peine avec sa nouvelle occasion manquée. Ne t'inquiète pas, nous partons.

- Ce sont pas des manières, monsieur Zwaenepoel. Vous devriez avoir honte. Introduire des inconnus dans cette maison respectable et tout pour vous donner



les coudées franches avec un esprit supérieur que tout le monde réclame pour soi. Pouahh !

- Alles gut, Moritz, alles gut. Vous avez encore remporté cette manche. Vous saviez qu'Al Buridan était là-haut ?

- Ce démon est venu frapper à la porte ce matin il était pas encore six heures. Mon maître le reçoit depuis tout ce temps. Mais qu'est-ce que vous lui voulez, tous, à mon maître ? On trouve plus de femme à Berlin ? Les musées et les cinémas sont fermés ? Faudrait penser à s'occuper un peu tout seul.

- Ça va, Moritz. On s'en va. Ton maître, comme tu dis, vient de me condamner *sine die* aux galères buridesques. Tu peux dormir tranquille, tu ne me reverras pas de sitôt.

- Si vous croyez que vous allez me faire baisser la garde comme ça, monsieur Zwaenepoel, vous vous fourrez le doigt dans l'oeil, vous pouvez me croire. On commence à les connaître ici vos ruses. Et lui aussi il s'en va ? Il va finir par prendre froid.

- On y va.

- Quand même, sauf votre respect, je vous plains pour les galères.

- Plains moi autant que tu veux. Mais parle de moi à ton maître. Il faut vraiment que je lui parle. C'est important.

- Vous avez maintenant le vôtre de maître, monsieur Zwaenepoel. L'horrible Sängér des non moins épouvantables Moabiter Spinner ! Je vous souhaite bien du plaisir. N'oubliez pas de fermer le portail derrière vous.